

FEUILLETON du CANADA

UN MYSTERE

LE COLONEL ET LE LIEUTENANT

(Suite)

Parrent, devant le peloton des blessés, il ôta sa casquette, puis après s'être inquiété d'abord également des simples soldats, il s'adressa au lieutenant Robert.

— Quel âge avez-vous ? lui dit-il.

— Vingt-trois ans bientôt, monsieur le maréchal.

— Déjà lieutenant ! Est-ce que vous sortez de Saint-Cyr ?

— Non, monsieur le maréchal, je suis entré volontaire.

— Combien de campagnes ?

— Je n'ai pas quitté l'Afrique depuis que je suis au service, il y a maintenant cinq ans.

— Bien cela ! et vous êtes blessé, à ce qu'il paraît ?

— Oh ! monsieur le maréchal, assez légèrement.

— Est-ce la première fois ?

— C'est la seconde, monsieur le maréchal.

— Et vous n'êtes pas encore décoré ?

— Si fait, monsieur le maréchal.

— Et vous ne portez pas votre croix ?

— C'est-ce que c'est que ce genre-là, monsieur ?

— Je ne suis pas encore reçu.

— Comment cela se fait-il ?

— Quel est votre nom ?

— Je m'appelle Robert.

— Robert ! s'écria vivement le maréchal, le lieutenant Robert !

Et l'on ne me le disait pas ! et son colonel ne me l'a pas présenté d'une façon toute particulière !

Colonel Mon maguy, vous avez manqué à votre devoir d'entendre-vous ?

Quand a sous ses ordres un brave officier comme monsieur, on s'en fait honneur.

Si le colonel de Montmagny ne préfère pas à ce moment quelque horrible juron, il le pensa du moins, et s'il n'enfonça pas éperons dans le ventre de son bel alican brûlé, faut-il d'autres victimes sous le talon de sa botte, il faut croire que la violente démanaison qu'il en éprouva ne peut être complètement réprimée, car le fougareux animal se mit à caracolier avec des hennissements très-significatifs, et tout autre cavalier que le comte aurait pu se trouver désarçonné en un coup.

Le maréchal n'y prit seulement pas garde, et se tourna vers le lieutenant Robert.

— Venez, lieutenant, lui dit-il de son accent le plus cordial, puisqu'il en est ainsi, c'est moi qui vous veux recevoir maintenant.

Le colonel, faisant signe à l'un de ses aides de camp d'approcher, le détacha lui-même la croix suspendue sur l'aulic de ce dernier, et l'attacha, sans plus de cérémonie, sur le dolman du jeune officier, qui s'embrassa paternellement.

Une émotion bien naturelle s'empara de l'assistance au spectacle de cet incident, et plusieurs voix s'élevèrent : Vive le maréchal !

Soit que cette émotion fut partagée par le lieutenant Robert, soit qu'il eut trop présumé de ses forces en venant affronter par une malice déjà très-chouade, les fatigues d'une parolle solennelle, il chancela sur sa selle et s'inclina sur le cou de son cheval, en s'apuyant pour éviter une chute.

Dans ce moment l'appareil qui entourait la blessure qu'il avait au front se dérangea, et le sang, faisant irruption, descendit sur son visage et jaillit sur son uniforme.

A cette vue, un double cri retentit à l'hôtel de la Régence.

L'une des deux femmes, la brune celle qui rappelait le type de Diane chasseresse et qui, depuis quelque temps, avait paru comae absorbée dans la contemplation du jeune lieutenant, s'était affaissée sur elle-même, et l'on avait pu constater qu'elle était évanouie.

Par une conséquence toute naturelle de cette syncope, le bouquet qu'elle tenait à la main, s'échappant de ses doigts, était venu tomber sur le sol.

L'un des assistants, l'ayant ramassé, s'approcha du lieutenant Robert et lui l'offrit. La foule applaudit beaucoup ; mais une voix s'éleva :

— Il faudrait bien mieux un mouchoir que des fleurs, quand le sang coule. Qui donne son mouchoir pour éponger ce sang ?

— Moi ! reprit vivement la jeune fille blonde qui était à l'autre fenêtre.

En même temps, elle jeta le mouchoir de fine batiste qu'elle avait à la main, un beau mouchoir ourlé à jours et brodé, avec lequel elle venait de s'essuyer les yeux, humides de larmes d'attendrissement, d'enthousiasme peut-être ; puis elle se retira

rapidement. Faut-il croire que c'était pour s'en aller porter secours à sa voisine évanouie ?

C'est possible, à moins pourtant que ce ne fût pour se dérober aux regards éloquentement reconnaissants du jeune blessé.

Le maréchal s'était déjà écrié qu'il pouvait continuer l'accomplissement de sa tâche, et par conséquent il ne s'aperçut pas de tout ce qui venait de se passer dans ce coin de la place du Gouvernement.

Quant au colonel, libre enfin de donner cours à sa mauvaise humeur il se livrait mentalement à un monologue des plus furibonds, et dont nous ne pouvons offrir au lecteur qu'une traduction très-affaiblie. Cette traduction, la voici :

— Que tous les diables d'enfer emportent ce maudit lieutenant !

Il y avait là aux fenêtres deux jolies femmes qui m'ont beaucoup regardé, et voilà que cet animal les met en fuite !

Je gage qu'il a fait exprès de déranger l'appareil de son bras pour se rendre intéressant. Oh ! il me payera tout cela tôt ou tard, ou j'y perdrai mon nom.

Ce fut bien pis encore lorsque le soir même, en rentrant chez lui, le colonel de Montmagny y trouva l'une de ces lettres que le maréchal Bugeaud, dans son esprit de justice distributive, ne ménageait pas aux chefs de corps et parfois même aux officiers généraux. Cette lettre informait le malencontreux colonel que les arrêts qu'il avait cru devoir infliger au lieutenant Robert étaient levés, et que lui-même aurait à les garder pendant huit jours.

VII

LE MOUCHOIR

Depuis le jour où le lieutenant Robert pour éponger le sang qui coulait de sa blessure, s'était vu gratifié d'un mouchoir de fine batiste, ourlé à jour et brodé, il ne pouvait s'empêcher d'arrêter souvent sa pensée sur la jolie personne qui, par un acte spontané ou non de sa volonté s'était trouvée conduite à lui faire un tel présent.

Cette tête charmante, si bien encadrée par une luxuriante chevelure blonde qui en rehaussait encore l'angelique douceur lui apparaissait incessamment dans ses rêves, et Dieu sait avec quel ardeur il aspirait au moment fortuné où le chirurgien-major du régiment lui permettrait de sortir de sa chambre et d'aller humer l'air sur la place du Gouvernement, en contemplant les fenêtres de l'hôtel de la Régence.

Il semblait d'ailleurs qu'une véritable révolution se fût opérée à cette occasion dans la destinée du jeune officier et il commençait à envisager les choses de ce monde sous un jour beaucoup moins sombre.

D'abord on a vu comment les arrêts qui lui avaient été infligés assez inopinément par son colonel, pour le punir de s'être substitué, de son autorité privée, au lieutenant Chalandray dans un service commandé, avaient été levés par ordre exprès du maréchal gouverneur-général.

De plus, le maréchal Bugeaud avait de quitter son commandement pour se rendre à Paris, où l'appelaient d'ailleurs l'exercice de son mandat de député, s'était souvenu de ce blessé qu'il avait tenu à honneur de décorer de ses propres mains. Un des aides de camp était venu, en son nom, prendre des nouvelles du lieutenant Robert et l'assurer de la protection et de l'intérêt particulier du chef suprême de l'armée d'Afrique.

En attachant ses regards sur le mouchoir de la jeune fille, avec l'avidité extatique de l'aveugle touché par un rayon de lumière, le lieutenant Robert se pencha sur son trésor, et ne put pas bien loin d'y voir un tableau auquel il était redevable de la vertu s'affirmait déjà en chassant toutes les noires pensées qui lui troublaient précédemment la cervelle.

Il y avait un simple prénom, broché en toutes lettres, sur ce mouchoir : CLAUDE, prénom charmant et bien digne d'appartenir à elle dont dont les doigts de fer avaient sans doute exécuté cette broderie. Qu'importait, au surplus, que cette conjecture fût plus ou moins fondée ? Ce mouchoir avait touché le visage et les mains de Claire, peut-être il avait recueilli d'elle une larme d'attendrissement. Quelle source inépuisable de sensations délicieuses dans le seul fait de ce rapprochement ! Quelle communion d'effluves sympathiques !

Ne racontet-on pas dans le Journal de l'Étoile que le roi Henri III devint éperdument amoureux d'une des beautés de sa cour, dans un bal, pour s'être essuyé le front, par mégarde, avec un

tissus, un vêtement, si l'on veut, très intimes, qu'elle venait de quitter ?

Un jour, Robert, sous la double influence du printemps algérien et de cette molle langueur qui caractérise généralement les convalescences, était assis dans son fauteuil, devant la fenêtre de sa chambre, alors toute grande ouverte, et qui donnait sur la rue Bab-el-Oued, la grande rue d'Alger à cette époque, celle qui était toujours la plus fréquentée. Absorbé plus que jamais dans une rêverie où il semblait trouver un certain charme, il regardait passer distraitemment ce flux et reflux de populations bigarrées qui, aujourd'hui encore, donne à la métropole de nos possessions d'Afrique un caractère si étrange et si pittoresque.

Tout à coup un piétinement très prononcé sur le plancher de sa chambre le fit tressaillir ; il leva la tête, et rencontra devant ses yeux la figure basané et monstacine du maréchal des logis Bourguinier, qui se tenait debout, fixe, immobile, la main gauche placée à la hauteur de son bonnet de police, le petit doigt de la main droite sur la couture du pantalon, dans l'attitude prescrite par le règlement en présence des supérieurs.

— Excusez-moi, mon lieutenant dit le vieux soldat, si je vous dérange ; mais j'ai tonné, j'ai craché, sans votre respect, et vous n'avez pas bougé. Je vous croyais endormi.

— Q-ue voulez-vous de moi, mon brave Bourguinier ? reprit Robert en lui tendant fraternellement la main.

— Je viens d'abord, mon lieutenant, à cette fin de savoir des nouvelles de votre blessure. Souffrez-vous encore ?

— Merci, mon brave camarade. Je vais de mieux en mieux. Ma blessure commence à se cicatriser, et le chirurgien-major m'assure que d'ici à la fin de la semaine je pourrai reprendre mon service sans le moindre inconvénient.

— Ah ! loué soit Dieu ! mon lieutenant. Cette nouvelle-là va faire bien plaisir à qu-liqu'un de ma connaissance.

— À qui donc, Bourguinier ?

— À ma femme d'abord, et puis...

— Et puis ?

— Et puis à une autre personne.

— Qui donc ?

— Une personne que je rencontre tous les jours, je ne sais comment cela se fait, et qui me demande par vos nouvelles.

— Quelle est donc cette personne ?

— Ma foi, mon lieutenant, je ne la connais pas ; mais c'est tout de même une personne qui paraît prendre beaucoup d'intérêt à votre santé, et m'est avis que vous lui avez donné dans l'œil à cette personne-là... Oh ! il ne faut pas réagir pour cela, mon lieutenant ; car c'est là ce que nous appelons, nous autres sous-officiers, un beau brin de femme, bien établi, et bien coossu, et distingué il faut voir !

— Je ne sais ce que vous voulez dire, balbutia Robert, déjà instinctivement troublé par un de ces pressentiments qui ne surprennent à coup sûr nul d'ceux que l'obsession d'une inclination naissante ramène incessamment à une préoccupation unique et exclusive de toute autre. Je ne connais personne à Alger.

— Eh quoi ! mon lieutenant, pas même à l'hôtel de la Régence ?

— En parlant ainsi, le vieux maréchal des logis avait perché la tête, avec un gros sourire qu'il eut la prétention de rendre fin.

— Ah ! reprit Robert de plus en plus rougissant, il s'agit sans doute de la personne que se trouvait-là, au balcon, le jour de la revue du régiment, au retour de l'expédition ?

— Comme vous dites, mon lieutenant.

— La jolie blonde au mouchoir ?

— Eh bien ! qui est-elle ? qu'avez-vous appris à son sujet ? Ah ! mon cher Bourguinier, dites-le-moi bien vite.

— Nom de nom ! mon lieutenant, comme vous prenez feu ! Mais ce n'est pas de ce qu'il s'agit.

— Oh ! alors, fit Robert en laissant tomber sa tête sur sa poitrine, n'en parlons plus. Cela m'est indifférent.

— Excusez-moi, mon lieutenant ! on vous en donnera des belles brunes comme celle-là pour que vous en fassiez ?

— Je n'en fais nullement fi, mon cher Bourguinier ; mais je n'ai réellement bien vu et bien regardé que l'autre, la jeune blonde.

— Je m'en aperçois suffisamment, mon lieutenant ; mais sous votre respect, c'est de l'ingratitude.

(A Continuer)

BRYSON, GRAHAM & CIE.

ETOFFES DE ROBES

LA GRANDE VENTE SPECIALE COMMENCE AUJOURD'HUI AVEC UN NOUVEAU SUCCES

Les ventes de la semaine dernière nous ont débarrassés de beaucoup d'étoffes pour robes. La foule qui est venue nous acheter nos étoffes pour robes ont trouvé dans nos rayons le plus grand, le plus beau et le plus complet assortiment de tissus pour robes noirs et de couleurs, qu'ils n'avaient rencontré nulle part. Tous ces tissus étaient des dessins nouveaux. Notre assortiment est le plus nouveau et le plus varié.

LISEZ NOS PRIX ET DECIDEZ-VOUS DE SUITE

10 CENTS.

Belle marchandise de drap satin en vert et bleu-marin. Prix 20c

12 1/2 CENTS.

Un grand assortiment de nouveau draps cachemire léger en toutes couleurs. Vaut 20c au moins

15 CENTS.

Un joli assortiment de voiles de Nonnes tout laine dans les largeurs ordinaires, et de toutes nouvelles couleurs du Printemps

20 CENTS

Magnifiques teintes nouvelles en Foulé Français, le tout en laine. Prix régulier 30c

38 CENTS.

Département des draps tout laine française foulée dans tous les genres, importés valant 40c

35 CENTS.

Très riches nuances en De-beige double largeur, tout laine, véritable prix 50c

40 CENTS.

Assortiment complet de nouvelle serge française, double largeur, tout laine dans les plus à la mode

50 CENTS.

Nous avons à présent ajouté 20 nouvelles couleurs en serge très belle et très large, 6 vgs font une robe

BRYSON, GRAHAM & CIE.

146, 148, 150, 152 et 154 Rue Sparks.

Quartiers Généraux pour : BARGAINS EN EPICERIES. 35 RUE O'CONNOR.

Nous agrandissons notre manufacture et afin d'alléger le déménagement nous vendons, pour argent comptant, à des prix spéciaux toutes nos

PORTES, FENETRES, JALOUSIES BOISERIES

The E. B. EDDY Co. HULL



Avis aux Consommateurs

Les PRODUITS de la

PARFUMERIE ORIZA L. LEGRAND

307, rue St-Honoré, à PARIS

Types: ORIZA-OIL • ESS. ORIZA • ORIZA-LACTE • CRÈME-ORIZA

ORIZA-VELOUTE • ORIZA-TONICA • ORIZALINE • SAVON-ORIZA

DOIVENT LEUR SUCCES ET LA FAVEUR DU PUBLIC :

1° Aux soins tout particuliers qui président à leur fabrication.

2° A leur qualité inaltérable et à la suavité de leur parfum.

MAIS COMMME ON CONTREFAIT CES PRODUITS ORIZA

pour vivre sur leur réputation

nous avertissons les Consommateurs afin qu'ils ne se laissent pas tromper.

Les VÉRITABLES PRODUITS se vendent dans toutes les MAISONS HONORABLES de PARFUMERIE et DROGUERIE

Envoi franco de Paris du Catalogue illustré

SOLUTION PATAUBERGE

AU CHLORHYDRO-PHOSPHATE DE CHAUX CRÉGOSÉ

considéré comme le remède le plus sûr et efficace contre les

MALADIES DE POITRINE

PHTISIE, BRONCHITES CHRONIQUES, TOUX ANCIENNES et OPIMATRES

Se vend chez L. PATAUBERGE, 21, rue Jules César, PARIS.

DEPÔT DANS TOUTES LES PRINCIPALES PHARMACIES DU CANADA

John Murphy & Co.

IMPORTATEURS DE

Marchandises de Gout et d'Etape

Ont acheté cette espace et espèrent que les lecteurs liront soigneusement leurs annonces car ils se font un devoir de toujours les rendre aussi intéressantes que possible.

AUJOURD'HUI nous nous contentons d'attirer votre attention sur quelques unes de nos

NOUVELLES ETOFFES A ROBE

9 cts PAR VERGE

Nouveaux Tweeds Diagonaux à Robes des plus variés. Notez bien le prix : 9cts par verge.

TISSU FRANÇAIS TOUT LAINE

Cet étoffe mesure 44 pouces de largeur et n'est pas chère à 55cts

NOTRE PRIX DE VENTE

40cts par verge

HENRIETTES FRANÇAISES

TOUT LAINE

De toutes les plus nouvelles couleurs, Largeur 45 pouces. Vendues ailleurs 50 et 60 cts.

NOTRE PRIX DE VENTE

40cts par verge

Nous achetons comptant aux manufactures mêmes ce qui nous permet de vendre nos Marchandises aux Prix Réguliers du Gros.

Venez et demandez à voir ces lignes spéciales mentionnées plus haut.

John Murphy & Co.

66 & 67 Rue Sparks, Ottawa,

RUE NOTRE-DAME MONTREAL.

Guide du Bureau de Poste d'Ottawa

Arrivée et Départ des Malles

Table with columns for destinations (MAILES, FERMETURE, ARRIVEE) and times for various routes like OUEST, BOSTON, NEW-YORK, etc.

Les lettres destinées à l'enregistrement doivent être mises à la poste 15 minutes avant l'heure du départ des malles précédentes.

J. GOUIN, Maître de Poste. Bureau de Poste d'Ottawa, Mai, 1891.

Advertisement for LINIMENT GÉNEAU, 36 ANS DE SUCCES, featuring a horse logo and text about its benefits for various ailments.

ABONNEMENT

LE CANADA

Journal Quotidien du

Un An en Ville . . . . \$

Un An par la Poste . . . \$

12eme. ANNEE

LE

PRINCE NAPO

NOTES ET SOUV

PAR AUVI

(Suite)

IV

Dès qu'il fut transféré à la maison de la chirurgie, chez le docteur Bermeu, il fut soigné avec le plus grand succès.

Armé de sa carte, sur laquelle avait été exprimé le désir de j'allai demander la permission de procurer un certain nombre de lettres, mais c'était sans trop d'insistance.

La conversation, n'ayant pas à lui déclarer que les lettres dirigées contre le Prince étaient illégales et ne seraient qu'épaves dans l'eau, le procureur me fit cette réponse dans sa bouche, me frappant :

— Vous oubliez que cet est signé Napoléon, et non seulement peut troubler les latons.

Lorsque je pénétrai dans le tènement du Prince, à l'autre porte duquel il y avait agents de la police en bonnet dit aussi qu'en me tenant :

— Vous avez vu l'Impératrice vous à-t-elle dit ? Je lui répétai ma rapide sensation avec elle. Il en paraissait satisfait et me dit :

— C'est bien, très bien, ce que vous faites ! Dès que je serai parti en Angleterre lui rendra visite avec rien de lui donne à Victor la permission d'accompagner, l'Impératrice venue sans doute me le Goncierge, si les vieux l'ont parti impérialiste ne l'empêcher. Je m'expliquai jour là-dessus.

Dès qu'il fut libre, il tint sa promesse ; il se rendit à la gare ; mais la démarche tanté, si courageuse et si s'impérialiste ne l'empêcha pas de se manifester à ces bien profondes dans son ni dans son cœur.

Il me conduisit dans un salon, me fit asseoir en face de lui, et me demanda ce que j'ouï du public.

— Sauf parmi les gens en gouvernement, votre arrestation a été généralement blâmée, guère, et je suis heureux de dire que votre élargissement ne saurait tarder, sera très accueilli, et un soulagement des consciences honnêtes prouvent avec énergie tout illégalités sous quelque qu'elles se produisent. Il publique se montre sévère votre arrestation ; de même a condamné avec une vigueur l'expulsion des nationalistes.

Je repris donc : — La preuve, du reste, de j'ai l'honneur de vous affirmer, vous dans quatre-vingt deux que j'ai reçus de Paris et parlementaires dans lesquels me demande de protestation contre votre détention ces quatre-vingt deux lettres en dix-huit qui viennent siastiques.

Le Prince prit les deux que je lui présentais, et, sans une seule des lettres écrites par des ordres, sans chercher ce qu'elles contenaient et si elles étaient écrites, il au feu.

— Il y a aussi un cardinal demandé à me voir, me dit une indifférence affectée ; répondre que je le recevrai tout le monde si le procureur lui accordait l'autorisation faire visite, mais au même que tout le monde, parce que vous pas qu'on tente de me une couleur que je n'ai pas :

Il ajouta :